

LES GRANDS MAMMIFÈRES DE L'INDO-CHINE

CHASSES, COUTUMES ET SUPERSTITIONS INDIGÈNES

Par le D^r HARMAND

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous savez que, depuis une vingtaine d'années, la France a planté son drapeau à la pointe Sud de l'Indo-Chine, et que nous avons fondé dans ces mers lointaines de l'extrême Orient un établissement qui est devenu aujourd'hui la plus prospère de nos colonies. Mais le présent n'est rien à côté de ce que peut être l'avenir, et, disons même, de ce qu'il doit être. Il faut, en effet, considérer la Cochinchine française comme le noyau d'un véritable empire colonial, comme le centre d'où notre civilisation, nos idées et notre commerce rayonneront sur la plus grande partie de la péninsule indo-chinoise, en appelant à la régénération les populations diverses qui l'habitent. L'époque où cette grande transformation devra s'opérer est proche sans doute, car il est des nécessités politiques qui s'imposent, et l'on commence du reste, à comprendre, dans ce public français qui fut pendant si longtemps indifférent aux choses lointaines, qu'une nation industrielle et riche comme la nôtre, ne peut pas se passer de colonies, et qu'un peuple qui se condamne à rester chez lui, replié dans ses vieilles limites, est mort ou commence à mourir.

Vous avez tous, dans ces derniers temps, bien souvent entendu parler de la Cochinchine et du Tong-Kin, et j'espère que bientôt vous en entendrez parler plus encore. Il m'a semblé, dans ces conditions, et il a semblé aux organisateurs de cette réunion, qu'il y aurait quelque utilité à vous faire connaître l'Indo-Chine par un de ses côtés les plus curieux, et à la pourcourir ensemble, tout en restant autant que possible sur le terrain des travaux habituels de cette société. Je me

surpassant en puissance et en férocité leurs congénères vulgaires, leur font la guerre la plus acharnée. »

Outre sa peau (qui est en général trop mal préparée pour qu'on puisse en tirer parti en Europe, ce qui est bien regrettable, car il y aurait là de beaux bénéfices à réaliser, attendu que l'on peut s'en procurer à des prix extraordinairement bas, et j'en ai acheté au Laos pour la somme de 2 fr. 50 pièce) — outre sa peau, dis-je, le tigre fournit un grand nombre de produits qui se vendent très cher, et qui ne sont utilisés que dans la médecine indigène et chinoise, où ils servent à la confection de drogues peut-être aussi efficaces que beaucoup d'autres... Tels sont ses os, par exemple, ses griffes et ses dents, qui servent d'amulettes, les longs poils de sa moustache, qui passent pour un poison extrêmement violent, principalement lorsqu'ils ont été brûlés. Il m'est arrivé plusieurs fois de stupéfier les Annamites, en essayant, par l'absorption de cendres de ces moustaches, de leur prouver leur ignorance et leur crédulité. Mais la superstition, ici comme chez nous, est si tenace et si ingénieuse à se tromper elle-même, qu'une fois revenu de leur premier mouvement d'étonnement, ils se contentaient de dire que le poison n'agissait pas sur les Français, et pas un n'aurait consenti, après avoir assisté à cette expérience, à avaler un milligramme de la cendre redoutée.

Pour vous donner, pendant que je suis sur ce sujet, une haute idée de la médecine indo-chinoise, laissez-moi vous communiquer une recette contre la fièvre :

℞ — Fragments de corne de rhinocéros, de défenses d'éléphant, de dents de tigre et de crocodile, une dent d'ours, trois morceaux d'os de vautour, de corbeau et d'oie, un morceau de bois de sandal. — Pulvériser avec de l'eau sur une pierre, et absorber !

Avons-nous bien le droit de rire en faisant un retour sur nous-mêmes ? Il n'y a pas bien longtemps que nos prédécesseurs prescrivait des remèdes aussi baroques, et il ne me serait pas bien difficile de vous en citer de non moins extraordinaires qui sont, même à Paris, d'un usage journalier.

Les vibrisses du tigre servent encore à la composition d'un

Dans les battues que font quelquefois les Français, les chasseurs se portent aux issues de la forêt, faisant rabattre le gibier sur eux par une ligne convergente de nombreux indigènes, qui font, à l'aide de leurs poumons et de gôngs, tam-tams et crécelles, le plus infernal vacarme qui se puisse imaginer. On ne tue pas toujours le tigre, mais on tue toujours quelque chose, — principalement les rabatteurs.

Les pièges sont aussi très usités; il y en a de très variés. Ce sont tantôt des fosses profondes, garnies de pieux aigus et dissimulés sous une couche de branchages et de feuilles mortes. Au milieu de ce plancher on attache un animal, un Chien, par exemple, en ayant soin d'entourer la fosse d'une barrière assez élevée. Le tigre est alors obligé de sauter pour atteindre la proie, et ne peut manquer d'aller se déchirer sur les piquets qui l'attendent.

D'autres fois, on construit avec des troncs d'arbres un gigantesque trébuchet, une souricière appropriée à la taille et à la force du tigre, et que l'on appâte avec un chien ou un cochon. Ce piège est quelquefois assez perfectionné pour que la proie ne puisse être atteinte; c'est le système le plus commun chez les Annamites.

On rencontre encore un autre procédé, usité surtout contre les cerfs, mais qui est quelquefois funeste aux tigres eux-mêmes, et qui mérite du reste une description spéciale, à cause de son originalité. — Les cerfs sont très gênants pour les petites cultures que les sauvages pratiquent dans les forêts, en y ouvrant par le fer et le feu des clairières artificielles. Pendant la nuit, les cerfs ne manquent pas de faire tous leurs efforts pour venir se nourrir aux dépens de ces pauvres gens, et détruire l'œuvre rudimentaire qui leur a coûté tant de peines, car il est difficile de trouver dans la forêt une nourriture aussi succulente que du riz en herbe ou en grains, et que les jeunes épis du maïs. Aussi toutes ces cultures sont-elles barricadées à outrance. On accumule autour de la clairière tous les troncs et les grosses branches que le feu a respectés, en les reliant par des clayonnages; mais de distance en distance on ménage, dans la barrière, des espèces de portes,

dont l'ouverture n'est barrée que par un mince rotin. Malheur à l'animal, et aussi à l'imprudent ou au novice qui se hasarde à franchir ce frêle obstacle : il est immédiatement transpercé d'outre en outre par la pointe acérée d'une lance en bambou siliceux, aussi dur que le fer, qui part avec une force irrésistible, poussée par de puissants ressorts en bois élastiques, aussitôt que la corde du rotin a été touchée. On affirme que ces pièges possèdent assez de force pour tuer sur place même les rhinocéros. — Toutes ces embuches, dont sont parsemés les alentours des villages moïs, rendent les courses des explorateurs positivement dangereuses; et il faut toujours se faire accompagner d'un guide bien au courant de tous ces écueils, cachés avec soin, et qui, s'adressant non seulement aux animaux, mais encore à l'homme, transforment en forteresses tous ces hameaux perdus dans les forêts.

Les sauvages se croient obligés, chaque fois qu'ils ont tué quelque pièce de gros gibier, notamment un tigre, d'adresser aux mânes, à l'esprit de leur victime, une sorte de sacrifice expiatoire, qui diffère suivant les tribus. Chez les Moïs du haut Dong-Naï, on suspend au toit de la maison un paquet d'éclisses de bambou, plus ou moins volumineux, suivant l'animal qu'il symbolise. A ce paquet est attaché un petit fagot de bois, afin, disent-ils, que le diable, le mauvais esprit, puisse faire cuire la bête. — Mais comme les esprits ne peuvent pas manger sans boire, on dispose aussi auprès du fagot un pot contenant un peu de vin de riz. — En outre, on laisse brûler des morceaux de charbon placés dans un cornet de feuilles à l'extrémité de baguettes de bambou, fendues et évasées. Ces baguettes sont rangées et alignées le long des cases, témoignant par leur nombre l'audace et le bonheur de ces propriétaires.

Pour les éléphants, on allume deux de ces baguettes, et je vais du reste, à présent, laissant les tigres, sur lesquels il y aurait encore bien des particularités curieuses à raconter, vous parler de ces gigantesques pachydermes. A en croire les populations de l'intérieur, il y aurait en Indo-Chine deux espèces, ou du moins deux variétés d'éléphants, différant et par la

pendant lesquelles on les exerce à éventrer des mannequins remplis de paille, habillés en soldats, et à renverser des palissades de bambou, le tout accompagné d'une grande dépense de cris et de mauvaise poudre.

On dit qu'autrefois le puissant empereur Gia-Long, remarquable organisation qui avait donné à son royaume une impulsion toute nouvelle, après l'avoir reconquis pied à pied, grâce au concours d'une poignée de Français, possédait huit cents éléphants de guerre. Aujourd'hui, ce nombre est bien réduit; mais y en eût-il un millier que ce ne serait pas eux qui pourraient nous empêcher d'imposer bientôt au gouvernement annamite le respect qu'il doit à la France, et d'entraîner ses sujets, en les délivrant de la tyrannie des mandarins et d'un esclavage séculaire, dans les voies du progrès et de la civilisation.

Le rhinocéros. — Les Cambodgiens des forêts, ces pauvres gens qui connaissent si bien cette nature violente avec laquelle ils sont sans cesse en contact et en lutte, racontent qu'aux premiers jours du monde, quand le grand roi de l'Univers créa les animaux, il leur ordonna de vivre en bonne intelligence. Ils obéirent d'abord. Seul entre tous, le rhinocéros, abusant de la force de ses armes offensives et défensives, se montra rebelle et intraitable, provocateur et tyran des faibles. — Pour le punir, la volonté suprême le condamna à vivre solitaire, au sein des fourrés sombres et des marécages infects, à broyer en guise d'aliments des épines acérées, et à ne boire que de l'eau souillée par la vase et noircie par les plantes en décomposition.

Cette légende résume admirablement la vie de ce lourd pachyderme, qui est toujours solitaire au plus épais des forêts noyées et des ravins perdus sous le feuillage dense et humide des plantes à larges feuilles des tropiques. — Il passe tout le jour vautré dans sa bauge, ne se dérangeant que lorsqu'il est serré de trop près, et se mettant de nuit seulement à la recherche de sa grossière nourriture. C'est un animal intraitable, mais assez facile à éviter. Il est du reste peu commun, et ses traces profondes trahissent rapidement son voisinage. On

le regarde comme stupide. Mais ne lui a-t-il pas fallu déployer beaucoup d'intelligence et de finesse pour traverser les âges, et survivre aux faunes disparues, anachronisme vivant dans notre monde rabougri.

Le rhinocéros se chasse pour sa peau, sa chair, et surtout sa corne, qui se vend excessivement cher, beaucoup plus cher qu'en France même. Elle sert à fabriquer des médecines et des coupes précieuses auxquelles on attribue toutes sortes de vertus imaginaires.

Il se chasse comme l'éléphant, avec cette différence qu'on ne cherche jamais à le prendre vivant. Il est capable de traverser à la nage des espaces considérables. C'est ainsi que dans la grande île de Phu-quoc, située dans le golfe de Siam, à plus de 10 kilomètres de la côte, il existe un rhinocéros, unique représentant de son espèce, qui, poursuivi, il y a quelques années par les Cambodgiens de la Chaîne de l'Éléphant, s'est soustrait ainsi à leur poursuite.

Il n'existe en Indo-Chine qu'une seule espèce de Rhinocéros, l'unicorne.

Les buffles et les bœufs. — Au point de vue zoologique, on peut dire que tout est à faire sur la question du buffle et des bœufs indo-chinois. Nous ne connaissons pas encore exactement les espèces qui vivent à l'état sauvage, et cette ignorance s'explique en partie par la défiance de ces animaux, et les difficultés que l'on trouve à préparer sur place les peaux et les squelettes pour les transporter ensuite dans quelque centre européen. Ce qui complique du reste singulièrement ces recherches, c'est qu'il faudrait distinguer les espèces véritables des variétés et des races métisses qui ont pu se conserver par le retour à l'état sauvage des animaux plus ou moins domestiques qui s'échappent des troupeaux des indigènes. Il en résulte une très grande confusion, et ce ne sont pas les Cambodgiens ou les Laotiens, qui sont naturellement fort éloignés de nos idées un peu subtiles sur les races et les espèces, qui peuvent nous tirer d'embarras.

Tout ce que l'on peut affirmer, dans l'état actuel de nos connaissances, c'est qu'il existe au minimum trois espèces bien